

sans cesse l'éventail à la main, excepté à table où la vigilance des domestiques les dispense de ce soin. Les valets tenant au bout de longs bâtons de grands éventails carrés faits, avec des feuilles de palmier, renouvellent l'air, et rendent un autre service non moins important : celui de chasser les mouches qui sont excessivement incommodes dans les contrées méridionales de la péninsule.

~~~~~  
HIVER. BRASERO. CHEMINÉES.  

---

QUOIQUE la saison de l'hiver soit assez dangereuse à Madrid pour les personnes d'un tempérament nerveux et délicat, parce que le voisinage des montagnes de Guadarrama couvertes de neige, rend l'air extrêmement vif, on n'y prend en quelque sorte aucune précaution contre le froid.

Les Russes, les Polonais et autres habitans du nord, accoutumés à braver dans les rues sous leurs pelisses, ou dans leurs appartemens échauffés par de larges poëles, des froids de dix-sept à vingt-deux degrés, ne

peuvent supporter le froid modéré qui règne à Madrid, et leurs yeux peuvent à peine ajouter foi aux indications du thermomètre.

En effet, les appartemens sont très-mal échauffés.

On rapporte qu'un petit-maître français racontant ses prétendues bonnes fortunes en Suisse, faisoit une description pompeuse des périls qu'il avoit courus en s'introduisant par la *cheminée* chez telles et telles dames qu'il nommoit. On lui prouva qu'il n'y avoit point de *cheminées* en Suisse, mais des poëles, et que par conséquent ses récits étoient absolument faux.

Il faudroit se défier aussi de la véracité d'un homme qui prétendrait s'être introduit chez une dame espa-

gnole par le moyen de la cheminée.

En effet, les cheminées sont presque inconnues dans les provinces méridionales de l'Espagne.

On se sert dans les cuisines de fourneaux et de réchauds. L'intérieur des appartemens est échauffé par des *braseros* ou brâsiers portatifs qui répandent une chaleur égale et très-douce.

Il n'y a guères de cheminées que chez les étrangers, ou chez les gens riches qui, ayant voyagé hors de leur pays, ont adopté une partie des coutumes qui leur ont paru raisonnables.

L'usage des cheminées s'est donc introduit peu-à-peu à Madrid, à Valence, à Barcelone; mais la rareté

du bois sera toujours un obstacle à ce qu'il devienne général.

Par une recherche qu'inspire en ce pays le goût universel pour les parfums, on jette dans le brâsier du bois de sandal, et d'autres bois odoriférans en poudre, qui, sans produire de fumée, remplissent la chambre d'une vapeur aromatique fort agréable.

Un jour une comédienne très-jolie, écrivit au duc d'Albe, le plus riche particulier du royaume, qu'elle n'avoit point d'argent pour chauffer sa chambre, et qu'elle y geloit. Le duc eut la galanterie d'envoyer à cette demoiselle un *brasero* tout rempli de piastres.

Le brasero, lui-même, étoit d'argent massif, comme le sont d'ordi-

naire ces ustensiles chez les riches particuliers.

On voit ordinairement chez les grands seigneurs un large *brasero* d'argent dans chaque pièce. Les autres personnes se servent de *braseros* de cuivre argenté ou non argenté.

Ce sont de larges coupes portées sur des pieds de bois ou de métal. On les place dans les appartemens après les avoir remplis de charbons bien allumés. On se range tout autour. La précaution que l'on prend pour que les charbons soient dans un état de combustion parfaite, et qu'il n'y reste point de fumerons, ne suffit pas pour prévenir des accidens fâcheux. La vapeur pénétrante qui s'échappe du charbon mal allumé, n'est pas ce que ce combustible présente de plus

dangereux. Le gaz méphitique (1) qui s'en exhale, et que la braise ou le bois lui-même, contre l'opinion généralement accréditée, produisent avec presque autant d'abondance, prend peu-à-peu la place de l'air atmosphérique, s'il n'y a point dans la chambre un courant rapide; on tombe en défaillance, et ensuite dans un état d'asphyxie complète, si l'on n'est promptement secouru. Le danger est d'autant plus grand, que l'on n'est point averti par les nausées, par les maux de tête que causent ordinairement les *fumerons*.

Dans plusieurs provinces, particulièrement en Catalogne, on a un usage encore plus funeste; c'est de

---

(1) Gaz acide carbonique.

substituer au charbon entier le poussier, ou *carbonilla*. On remue de temps en temps avec une petite pelle les particules incandescentes du poussier, afin que toute la masse soit allumée. Comme ce poussier ne jette point de flamme, on suppose que la vapeur en est moins dangereuse. Il semble au contraire qu'étant chassée avec moins d'activité, elle est plus sujette à séjourner dans l'appartement.

Heureusement la pesanteur du gaz méphitique lui fait occuper la partie la plus basse des chambres; mais par cette raison, les enfans en sont les premiers incommodés. Telle est souvent pour eux l'origine de maladies convulsives qui les font périr misérablement, sans qu'on ait soupçonné la véritable cause de l'indisposi-



tion, et qu'on y ait donné en temps utile des remèdes efficaces.

Dans le royaume de Valence et dans d'autres provinces où l'on récolte beaucoup d'olives, on supplée à la rareté du bois et du charbon par des noyaux d'olives écrasés et grossièrement concassés. Ces noyaux imprégnés d'une substance huileuse brûlent aussi bien que le charbon, jettent même de la flamme, et répandent autant de chaleur, sans que les exhalaisons en soient aussi fatales.

Il faut avouer que le mauvais air qui résulte de ce genre de combustible est tempéré et corrigé par la fumée du tabac. Les Espagnols, comme on l'a déjà dit, ne fument point avec la pipe, mais se servent de cigarres, ou feuilles de tabac desséchées et

roulées. Voilà pourquoi personne n'est offensé de voir fumer partout dans les rues, dans les promenades, dans les cafés, au jeu, au bal, dans l'intérieur des maisons; quelquefois même auprès des dames et dans les sociétés; les médecins fument auprès des malades, et les gens d'affaires dans les conseils.

Quelquefois un fumeur passe sa cigarette à son voisin; et la même sert tour-à-tour à plusieurs personnes.

La coutume de présenter du tabac même en poudre, est regardée en Espagne comme un signe d'amitié.

Les paysans et les bergers qui n'ont point le moyen d'acheter des cigarettes, parce que comme on l'a dit plus haut, les fabriques royales de Séville leur en font payer cher la façon, se

font à eux-mêmes des cigarres économiques, lesquelles remplissent à peu près le même objet.

Ils prennent tout simplement un carré de papier qu'ils roulent en cylindre; ils y insèrent des feuilles de tabac desséché et très-grossièrement moulues.

Voilà pourquoi dans les campagnes isolées des villes, les pauvres abordent les voyageurs en leur demandant comme une grace inappréciable, le don de quelques feuilles de papier.

## AMEUBLEMENS.

**N**ous avons parlé du misérable état des lits dans les maisons de campagne; on n'est guères mieux couché à la ville.

Les matelas ne reposent point sur un fond sanglé, mais sur des planches et des paillasses; il n'y a point de lits de plume. On met plus ou moins de matelas sur la couchette, mais le lit est ordinairement très-bas. Au lieu de traversins, on empile les uns sur les autres quatre, six et jusqu'à huit oreillers. Les draps sont courts et étroits. Le dessus du lit est

garni en hiver de housses de velours galonnées d'or; les rideaux sont lourds et épais. En été la chaleur empêche de faire usage de rideaux; mais les gens riches y adaptent une *cousinière* de gaze de couleur, afin d'écarter les mouchérons.

Le plancher est proprement carrelé, on le nettoye en été, en y jetant plusieurs seaux d'eau. Le pavé est sec au bout d'une demi-heure, et conserve cependant une fraîcheur agréable. On étend par-dessus un tapis appelé *estera*, formé de sparte, de jonc, ou de feuilles de palmiers, et de différentes couleurs. Une natte de la même matière, haute de trois à quatre pieds, couvre le bas des murailles de chaque côté; afin d'empêcher les personnes qui s'y appuyent

d'être incommodées par l'humidité.

Quelquefois on substitue à cette natte une toile peinte ou des boiseries. La muraille reste nue au-dessus, mais elle est peinte en blanc. Quelquefois on y peint à fresque des figures d'hommes et d'animaux, des arbres, des fleurs, des paysages, même des sujets historiques ou mythologiques. Ces peintures sont distribuées en plusieurs compartimens, séparés par des colonnes, des pilastres, des frises, des corniches, et autres ornemens d'architecture.

« Ce genre de décoration, dit M. de la Borde, est imité de l'Italie, et est déjà très-commun à Barcelone; il pénètre insensiblement dans l'intérieur de l'Espagne ».

On suspend aux murs des glaces,

des tableaux de saints, des gravures et des plaques à bras, en forme de cornes d'abondance pour mettre des bougies. Ces supports s'appellent par cette raison, *cornucopias*. On adapte de même à la bordure dorée des miroirs de ces bras destinés à contenir les bougies. L'appartement ainsi disposé, ressemble à un café ou à une salle de billard.

Au milieu des salons est suspendu un lustre de verre blanc dont les plaques taillées à facettes, imitent le cristal.

On range de plus le long de l'appartement sur des consoles, des caisses de porcelaine ou d'argent qui contiennent des orangers et des jasmins.

Les chaises sont de paille, ou en

de bois de noyer ; les dos sont à jour, et les sièges couverts en damas jaune ou cramoisi.

Dans quelques provinces, par exemple en Andalousie, à Murcie et à Valence, les chaises sont d'inégale hauteur. Les plus élevées que l'on place d'un côté de la salle, sont réservées aux hommes ; celles des femmes sont plus basses d'un tiers.

Il y a des maisons ornées de fontaines jaillissantes.

On commence déjà à adopter quelques modes françaises. Nos beaux meubles d'acajou, ornés de superbes ornemens en bronze doré ou vert-antique, commencent à avoir de la vogue ; mais les Espagnols un peu arriérés dans ce qui tient à la mode, font plus généralement usage de meu-



bles de damas avec des galons, des crépines et des broderies d'or.

L'argenterie massive est prodiguée, et les gens riches ont une profusion étonnante de vaisselle plate. Ils trouvent même de l'économie à se servir de plats et d'assiettes d'argent, au lieu d'assiettes de porcelaine; la durée en est en quelque sorte indéfinie, tandis que la vaisselle de terre, à raison du grand nombre des domestiques, seroit exposée à de fréquens accidens, et qu'il faudroit sans cesse la renouveler.

Il y a quelques années, lorsque le duc d'Albuquerque mourut, on employa six semaines à faire l'inventaire de sa vaisselle d'or et d'argent, et à la peser. Il y avoit, entr'autres choses, mille quatre cents dou-

zaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits ; tout le reste à proportion , et quarante échelles d'argent pour monter jusqu'au haut de son buffet , qui étoit par gradins , comme un autel , dans une grande salle.

Ce n'est guères qu'à l'occasion des mariages que l'on déploie cette magnificence. Le nombre des convives alors n'a point de bornes , et l'on rougiroit de recourir à des emprunts.

La raison de cette abondance de vaisselle plate est qu'elle vient toute faite des Indes , et qu'elle est exempte du droit correspondant au contrôle ou marque de garantie.

Mais cette vaisselle est d'un travail grossier ; on n'y voit point de ces ciselures qui doublent en quelque sorte la valeur du métal.

Les maisons des grands seigneurs sont meublées avec plus de richesses que de goût : quelques-uns ont eu le bon esprit de bannir de leurs salons d'apparat, le dais, privilège de la grandesse.

Beaumarchais a fidèlement observé cette partie du *costume* dans son *Mariage de Figaro*. Cependant un auteur espagnol a pris la peine de critiquer gravement le spirituel écrivain français ; il lui a reproché divers contre-sens, divers traits qui semblent prouver que les mœurs du pays ne lui étoient pas familières.

L'auteur de *Figaro* avoit voyagé en Espagne, et même au sujet d'une aventure singulière qui forme un des épisodes les plus intéressans de ses fameux *Mémoires*. Il pouvoit donc

parler *ex professo* des mœurs espagnoles; mais il est évident que son intention étoit de faire sous cet emblème une critique de certaines parties des mœurs françaises.

On voit dans la relation de madame d'Aulnoy, quel étoit il y a peu de temps l'abus que faisoient les nobles titrés de la prérogative de reposer sous un dais fastueux.

« S'il y a, dit cette dame, trente chambres de plain-pied chez eux, vous y verrez *trente dais*.

« Ma parente en a *vingt* chez elle. Le roi l'a faite marquise de Castille.

« Vous ne sauriez croire combien je tiens ma gravité sous un dais, particulièrement quand on m'apporte mon chocolat; car trois ou quatre

pages vêtus de noir, *comme de vrais notaires*, me servent à genoux.

« C'est une coutume à laquelle j'ai eu peine à m'accoutumer, parce qu'il me semble que ce respect ne devrait être rendu qu'à Dieu ; mais cela est tellement d'usage ici, que si un apprentif savetier présentoit une savate à son maître, il mettroit le genou en terre ».

---

## DOMESTIQUES.

J'AI déjà dit que le nombre des domestiques en Espagne étoit immense. On distribue entre plusieurs ce qui partout ailleurs seroit le partage d'un seul. Les domestiques mariés sont logés chez leurs maîtres avec leurs femmes, leurs enfans et tout l'accroissement dont leur famille est susceptible. Car ils sont si doucement traités, et sont eux-mêmes si recommandables par leurs bonnes qualités, qu'ils changent rarement de condition.

A la mort d'un maître, les héritiers payent rarement une pension à

ses domestiques , mais ils n'en renvoient aucun , et gardent ceux qu'ils pouvoient avoir eux-mêmes avant de recueillir l'héritage.

Il y a dans ce pays , sous le nom de *criados mayores* , ou premiers domestiques , une espèce particulière de valets. Ils n'ont point de livrée , mais l'épée au côté , et le chapeau à la main. Placés dans les anti-chambres ils introduisent les personnes qui arrivent en visite , font les commissions de leurs maîtresses , et les précédent de quelques pas dans les rues quand elles vont à pied. Si elles sortent en voiture ils sont admis dans l'intérieur du carrosse , et se placent sur le siège de devant , ou *estrapontin*.

M. de la Borde dit que ce genre

de domestiques n'est plus en usage depuis vingt ou trente ans; cependant nombre de maisons se piquant d'observer les mœurs antiques ont encore leur *criado mayor*.

« Il y a des maisons, dit M. de la Borde, où l'on retrouve à-la-fois les domestiques de trois ou quatre générations, sans que leur nouveau maître renvoie aucun de ceux qui avoient servi les autres.

« Tous les domestiques sont logés et nourris, ou reçoivent tous les jours en nature leur portion de vivres, et ne sont presque jamais employés au service du maître qui les entretient.

« J'ai entendu assurer que la seule maison du duc de Médina-Cœli coûte à ce seigneur trois mille livres tour-



nois tous les jours pour les frais de ses domestiques.

« Le dénombrement de 1788 porte le nombre des domestiques en Espagne à deux cent soixante-neuf mille cinq cents.

« Ce même usage existe également en Italie ; il est cause en partie de la ruine des grandes familles, et de la fainéantise du peuple des villes ».

## TERTULIAS.

IL faut distinguer les *Tertulias* des *Refrescos*. Les *Tertulias* sont des réunions quelconques, destinées, non-seulement aux plaisirs de la société, mais à des conférences sérieuses sur les arts et les sciences. On donne même ce nom aux loges situées en face du théâtre, et dont la grandeur permet d'y recevoir une société nombreuse.

Les particuliers riches de Madrid ont, comme les opulens Parisiens, leurs jours de *soirées* où ils reçoivent alternativement une fois par semaine, leurs parens, leurs amis, et même les

étrangers qui leur sont recommandés.

On se livre dans ces *Tertulias* à des divertissemens variés : on joue, on fait de la musique, on danse, et à la fin du bal on sert une collation magnifique de volailles froides, de pâtisseries, de sucreries et de bonbons.

Nous avons déjà décrit les charmes particuliers à la danse des Espagnols. Les étrangers reprochent aux demoiselles de ce pays de danser constamment les yeux baissés, sans jamais sourire, sans regarder leurs danseurs. Les hommes ont peu de grace et d'agilité dans leurs mouvemens.

Il manque à ces réunions ce qui fait le charme des sociétés françaises; les femmes ne cherchent pas à faire briller les graces de leur personne et de leur esprit par une émulation ré-

ciproque : elles semblent au contraire se fuir ; et chacune a la prétention de présider sa Tertulia. La galanterie n'est point bannie de ces cercles, chaque dame a presque toujours son admirateur, son *cortejo* qui ne la quitte pas plus que son ombre ; mais par cela même, toute conversation agréable en est bannie.

« Ce n'est pas, dit M. Bourgoing, que les Espagnols n'aient aussi leur galanterie. Ses traits subtils et ampoulés sont même semés avec profusion dans leurs romans et dans leurs comédies ; mais à des yeux étrangers, elle paraît grimacée dans ses tournures, grimacée dans ses démonstrations ; elle n'a pas ces formes faciles, ces expressions élégantes auxquelles ceux même qui nous jalouent sont

convenus de reconnaître la galanterie française.

« Chez nous, une jolie femme dont nous ne sommes pas épris, n'est qu'une aimable créature qui *attend*, mais *n'exige pas*, les hommages, qui les reçoit en souriant.

« Chez les Espagnols, si elle se fait respecter, c'est une divinité qu'on ne peut, pour ainsi dire, aborder qu'un genou en terre. D'ingénieux couplets en vaudeville suffisent à l'une, il faut à l'autre les sublimes accens et la cadence de l'ode. »

---

---

## REFRESCOS.

---

**L**ES *Refrescos*, qui précèdent, accompagnent ou suivent les *Tertulias*, sont, ainsi que le nom l'indique, des collations où l'on sert aux convives des *rafraichissemens* de toute espèce.

Cette collation a lieu le plus ordinairement à huit heures du soir. Dans les occasions importantes, c'est une fête très-dispendieuse; on est obligé d'y inviter toutes les personnes de sa connaissance.

Telles sont les réunions somptueuses destinées à célébrer une noce, un baptême, la fête anniversaire du maî-

tre ou de la maîtresse de la maison.

Les femmes ne sont point d'abord réunies avec les hommes. A mesure qu'elles arrivent, on les conduit dans une place marquée du salon. Ce n'est que lorsque toutes les personnes attendues sont arrivées, qu'il est permis aux deux sexes de se confondre. En attendant cet heureux moment, les dames sont rangées avec la maîtresse de la maison près d'un canapé au-dessus duquel, selon les mœurs antiques, est ordinairement suspendue une image de la Vierge.

Dès que le *Refresco* doit commencer, on se mêle, on se rapproche, et la conversation s'anime.

On envoie d'abord à la ronde, à chaque convive, un grand verre d'eau à la glace, où l'on fait fondre de pe-

tits morceaux de sucre carrés et spongieux (*azugar esponjado.*) Ils s'y dissolvent en un instant; mais ordinairement on ne leur laisse pas le temps de fondre.

Viennent ensuite des tasses de chocolat que l'on sert les unes chaudes, les autres à la glace; il y en a aussi de mêlées de lait et d'œufs. On trempe dans ce breuvage de petits biscuits extrêmement secs.

Les dames espagnoles ont tant de passion pour le chocolat, que, suivant madame d'Aulnoy, elles en prennent jusqu'à six tasses de suite, et c'est souvent deux ou trois fois par jour.

« Il ne faut pas s'étonner, ajoute le voyageur, si elles sont extrêmement sèches, puisque rien n'est plus chaud. Outre cela, elles mangent tout si



poivré et si épicé, qu'il est impossible qu'elles n'en soient pas brûlées.

« Il y en a qui ont l'habitude de manger des morceaux de *terre sigillée*. L'estomac et le ventre leur enflent et deviennent durs comme une pierre. J'ai voulu tâter de ce ragoût tant estimé, et si peu estimable ; j'aime mieux manger du grés ».

Je ne sais pas si la passion bizarre des Espagnols pour la terre sigillée a cessé, mais ce qui est certain, c'est que leur goût pour le chocolat augmente au lieu de diminuer. On croit cet aliment si innocent qu'on ne le refuse pas même aux malades, quoique sa préparation diffère beaucoup de ce que nous nommons *chocolat de santé* ; on le parfume presque toujours avec la vanille, production des

colonies espagnoles dans le Nouveau-Monde.

Quoique les colonies espagnoles produisent le meilleur *cacao*, on le prépare si mal qu'il sent presque toujours le brûlé.

Les tasses où l'on prend du chocolat sont de porcelaine avec des soucoupes d'agate enrichies d'or.

De grands plateaux d'argent remplis de confitures sèches, de verres d'orgeat et de limonade sont portés ensuite par des domestiques dans toutes les parties du salon. Les fruits confits sont ordinairement enveloppés chacun dans un papier particulier. Cette méthode est extrêmement favorable à la coutume qui permet d'emplir ses poches de toutes les friandises que l'on n'a pu manger.

« Il y a de vieilles dames, dit madame d'Aulnoy qui, après s'être bourrées de dragées et de confitures ont cinq ou six mouchoirs qu'elles apportent exprès, et elles les emplissent de confitures. Bien qu'on les voie, on n'en fait pas semblant; on a l'honnêteté de leur en laisser prendre tant qu'elles veulent, et même d'en aller encore querir.

« Elles attachent ces mouchoirs avec des cordons tout autour de leur ceinture; cela ressemble au crochet d'un garde-manger, où l'on pend du gibier ».

Croit-on qu'il y a exagération dans ce récit? Je renvoie à ce passage de M. Bourgoing.

« Non-seulement on se rassasie de friandises sur le lieu même, mais on

en remplit de grands cornets de papier, ses *chapeaux*, et jusqu'à ses mouchoirs. L'étranger admis pour la première fois à ces espèces de repas, où *les liqueurs enivrantes sont seules épargnées*, cherche la nation sobre et ne la trouve pas ».

En effet, échauffés par cette profusion de tant de sucreries, les Espagnols et les Portugais leurs voisins n'éprouvent pas autant le besoin des liqueurs fortes. Le vin de leur territoire si recherché dans d'autres pays, a peu de charmes pour eux. Ils préfèrent l'eau à la glace, ou seulement rafraîchie dans ces vases poreux dont j'ai déjà parlé.

Le bon marché du sucre en ce pays permet de le prodiguer. Au carnaval,

de même qu'en Italie, on se jette les uns aux autres des cornets de petites dragées. On se lance même d'une voiture à l'autre, ou bien l'on jette sur les passans, des coquilles d'œufs vidées avec beaucoup de propreté, et que l'on a remplies d'eau de senteur; cette pluie parfumée, mouille les habits, mais répand de tous côtés une odeur extrêmement suave. Autrefois le roi même à la comédie, jetoit au carnaval dans l'orchestre ou dans le parterre de ces œufs remplis d'une eau aromatique.

Il régnoit jadis dans les réunions un usage fort bizarre : au moment où l'on apportoit les lumières, le principal domestique mettoit le genou en terre, et disoit : *Loué soit*

*le très-Saint Sacrement!* Chacun des assistans répétoit avec beaucoup de ferveur, à jamais! et les dames se faisoient un salut les unes aux autres, comme quand une personne éternue.

## SUBSTANCES ALIMENTAIRES.

**I**L est peut-être inutile d'ajouter, après ce qui vient d'être dit sur les collations usitées dans ce pays, que le souper n'est pas plus splendide parmi les Espagnols que le dîner. Il est rare qu'on y invite d'autres personnes que celles de la famille; encore ce repas est-il le plus souvent si léger, qu'on peut le regarder comme nul.

« La cuisine des Espagnols, dit M. Bourgoing, telle qu'ils l'ont reçue de leurs aïeux, est du goût de fort peu de monde.

« Leur palais savoure les forts as-

saisonnemens. Le poivre, le piment, le jus de *tomates* ou pommes d'amour, le safran, colorent ou infectent presque tous leurs mets.

« Un seul a trouvé grace auprès des étrangers; c'est celui qu'en Espagne on appelle *olla podrida* (1), et qui est une espèce de *pot-pourri* de toutes sortes de viandes cuites ensemble. Au reste, la cuisine espagnole n'existe guères sans mélange que dans les familles obscures attachées aux anciens usages. Presque partout elle s'est mariée à la nôtre,

---

(1) *Olla*, qui se prononce *oille*, signifie ragoût : de là est venu le nom de *uiller* à *oile*, que le peuple prononce *cuiller* à *œil*. Le mot espagnol dérive du latin *Aulula*.



et dans beaucoup de maisons celle-ci l'a entièrement supplantée.

« C'est ainsi que partout on nous imite, même en nous ridiculisant ».

Une bonne *olla-podrida* coûte quelquefois jusqu'à trente piastres, parce que les ingrédiens en sont compliqués et dispendieux; il y entre des gibiers les plus rares, des viandes et des légumes les plus recherchés.

Les légumes ont dans ce pays une saveur particulière; les asperges sont d'une grosseur énorme, et ont un goût délicieux.

Les oignons, l'ail et les autres plantes bulbeuses qui exigent partout une terre sèche et légère, viennent mieux en Espagne dans un sol mou et aquatique; par cela même ils y contractent des propriétés et un goût différens.

Le miel qui avec le pain suffiroit à la rigueur à la nourriture d'un Espagnol pendant un long espace de temps est ici de la meilleure qualité et fort substantiel.

Il y a tel Espagnol jouissant d'un revenu de quatre à cinq mille livres de rentes, qui ne vit que de miel, de champignons, d'œufs brouillés et d'escargots.


Le peuple ne mange que de la soupe à l'huile, et cette huile a une saveur âcre et détestable.

Les négocians aisés joignent à ces mets le bouilli, le rôti, des poissons cuits ou frits, et des légumes frais ou secs.

C'est pour la table du roi et des grands seigneurs seulement que les marchés de Madrid fournissent le

thon de Cadix, les gelinottes du royaume de Murcie, les pastèques ou melons d'eau des environs de Séville, les canards et les faisans de l'Arragon.

---



## ARMÉE ESPAGNOLE.

LA péninsule espagnole a joui d'une paix profonde dans le long intervalle qui s'est écoulé depuis la guerre de la succession et l'affermissement de Philippe V, sur un trône long-temps chancelant, jusqu'à notre terrible révolution qui comme le levier d'Archimède a trouvé un point d'appui pour ébranler l'univers.

Il ne faut pas compter le siège de Gibraltar, ni ce camp de saint Roch que l'on pourroit regarder plutôt comme un *camp d'exercice*.

L'armée espagnole considérable-



ment réduite, avoit dégénéré sous tous les rapports de la discipline et de la bonne tenue. Elle ne put résister à l'invasion de l'armée républicaine des Pyrénées, elle n'opposa qu'une guerre de chicane à la formidable invasion de Buonaparte ; mais grace à notre agression, elle s'est aguerrie, et les troupes espagnoles ne le cèdent plus guères aux autres milices européennes.

Le voyageur anglais Bradford a recueilli à Madrid et à Salamanque, une collection complète des uniformes militaires des troupes de toutes armes ; c'est d'après lui que nous en donnerons la description fidèle, en remplissant toutefois les lacunes considérables de son texte.

Sous les Romains, les Espagnols

étoient tous soldats. Après avoir longtemps opposé à leurs conquérans une résistance opiniâtre, ils leur fournirent d'excellentes troupes auxiliaires, qui furent d'une grande utilité pour affermir la puissance romaine, en Asie et en Afrique.

Conquis et non soumis par les Goths, par les Maures, les Espagnols se relevèrent de cette humiliation, et il ne leur manqua peut-être pour devenir eux-mêmes conquérans que la réunion en une seule monarchie de tant de petits royaumes.

L'Espagne, aux quatorzième et quinzième siècles, produisit les meilleures troupes de l'Europe. Les guerres qu'elle soutint dans les deux siècles suivans, affoiblirent considérablement

sa puissance militaire. Envoyant au loin ses armées, la masse de la nation perdit peu-à-peu son génie belliqueux, et s'endormit dans la mollesse. Aussi, vit-on, les fiers Espagnols échouer devant une bicoque, devant Ostende, dont le siège dura trois ans, et quoique favorisés par la scission des partis, ne pouvoir subjuguier les sept provinces révoltées de la Hollande, ce petit pays qu'un sultan de Constantinople étoit étonné de voir résister si long-temps aux armées formidables de Philippe II, lorsqu'il n'auroit fallu, selon lui, que quelques pionniers pour le *jeter à la mer*.

Sous les deux derniers rois espagnols de la maison d'Autriche, les forces militaires, s'affoiblirent au point

---

qu'à son avènement au trône, Philippe V trouva à peine quinze mille hommes sous les armes.

Un peu avant cette époque, en 1688, Ozario écrivoit qu'il n'y avoit pas dans son pays un seul homme en état d'enseigner les principes de la guerre.

Les princes de la maison de Bourbon augmentèrent graduellement leur état militaire ; ils créèrent deux armées, l'une de troupes régulières, l'autre de milices, destinée à la défense des colonies.

En 1788, l'armée se montoit nominalelement à soixante-dix mille hommes, mais selon M. Bourgoing, il n'y en avoit pas trente mille d'effectifs. Le même auteur assure que la totalité des forces disponibles, n'excédoit



pas cent mille hommes, y compris vingt mille paysans, quoiqu'il y en eût plus de cent cinquante mille sur les états.

Il est probable d'après cela qu'au commencement de la guerre qui vient d'être terminée, les forces espagnoles estimées à cent soixante-dix mille hommes, tant troupes régulières que milices, ne s'élevoient pas en réalité à plus de quatre-vingt mille hommes, dont seize mille avoient été envoyés en Allemagne, vers 1809, sous les ordres du marquis de la Romana, et les autres mis en garnison à Ceuta, Majorque, etc.

Selon l'état militaire (*Estado militar*) imprimé en 1808, l'armée espagnole comprend les corps dont nous allons donner le détail.

1°. La maison militaire du roi (*Tropa de casa Real*) comprend trois compagnies de gardes-du-corps, et une compagnie de gardes américaines, créée en 1793, en faveur des sujets de l'Amérique espagnole : les capitaines ont rang d'officiers généraux. Ces gardes se distinguent comme ceux du roi de France par la couleur du baudrier, en compagnies *rouge*, *bleue*, etc. Ils servent à pied et à cheval. A ce corps est attaché une brigade d'artillerie légère.

Une de ces compagnies s'appelle Wallonne, parce qu'elle étoit formée originairement de soldats de la Flandre Wallonne ; on y admet aussi des Français ; et particulièrement ceux qui sont nés dans le Roussillon, ancienne province de l'Espagne.

Un régiment de carabiniers royaux fait partie de la même garde. La totalité des troupes composant la maison du roi se monte à sept mille cinq cents hommes et deux cent vingt-huit officiers (1).

2°. Infanterie. Elle se compose de trente-neuf régimens (2), qui ont chacun trois bataillons, divisés en quatre compagnies. Le pied de guerre de ces régimens est de deux mille deux cent cinquante-six hommes. Le tout se compose de mille cinq cent vingt-un officiers, et quatre-vingt-sept mille

---

(1) M. de la Borde qui a suivi un état dressé dix années auparavant, en 1798, donne pour résultat 10,041 soldats et 490 officiers.

(2) M. de la Borde n'en compte que 38.





*Infanterie Espagnole.*

neuf cent quatre-vingt-quatre soldats. Un des bataillons reste ordinairement en garnison dans une ville dont le régiment porte le nom, et il sert de dépôt pour maintenir les compagnies au complet, en y envoyant sans cesse des recrues tout exercés.

L'infanterie de ligne, autrefois si célèbre, consiste en quarante-six régimens, dont le plus grand nombre est formé d'Espagnols; les autres sont Wallons, Irlandais, Italiens et Suisses.

Tous les régimens d'infanterie espagnole ont l'uniforme blanc; les corps sont distingués par la couleur du collet, des paremens et des revers; les noms des régimens sont inscrits sur les boutons (1). Les seuls

---

(1) Voyez dans la planche en regard un  
5. 17

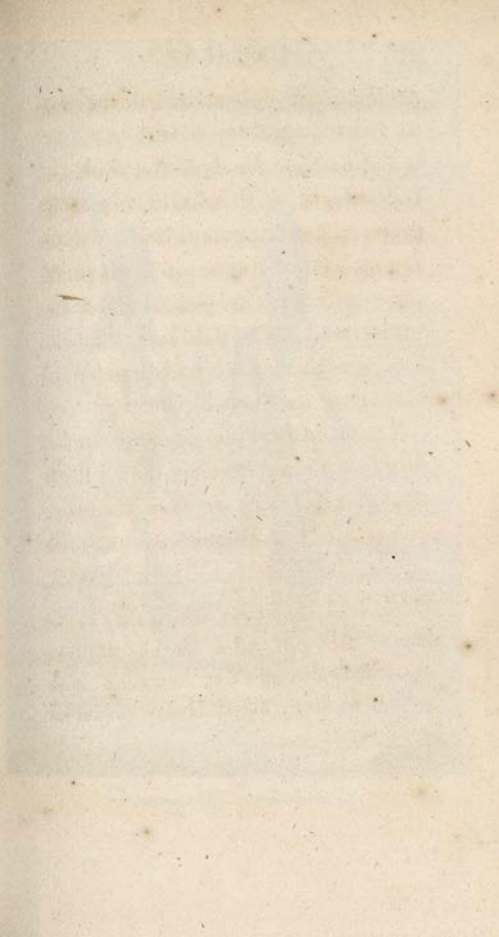
régimens de volontaires de l'état et de Bourbon sont en bleu.

L'infanterie de ligne n'a point encore adopté ni le *schakos* des Hongrois, si heureusement imité par les Français et les Russes, ni la casquette des Autrichiens ou des Anglais. Les soldats sont coiffés d'un large chapeau à trois cornes, avec un plumet pour distinguer les corps d'élite.

Les grenadiers ont un long bonnet de poil conique, derrière lequel flotte une grande pièce de drap terminée en pointe. Sur ce morceau d'étoffe

---

soldat se reposant sur son arme, et en grande tenue. L'autre est en négligé, chaussé de demi-guêtres, et coiffé d'un bonnet de drap, sur le devant duquel est une croix.







*Grenadiers Espagnols.*

sont brodés les armes d'Espagne, des croix et d'autres ornemens (1).

Les volontaires ou chasseurs des diverses provinces n'ont point d'habit, mais une casaque ou redingote large et courte, appelée *gambeta*, de couleur gris-blanc, marron, ou bleue. Les officiers ont le même uniforme que ceux de la ligne, mais bleu ou vert-bouteille foncé.

Les milices sont entièrement en bleu; celles dites *provinciales* ont la veste et la culotte blanches, le collet, les paremens et les revers rouges; les gardes urbaines ont quelquefois le collet de velours noir.

Il n'y avoit jadis de milices provinciales que dans les provinces des

---

(1) Voyez la planche en regard.

deux Castilles ; on y levoit un homme sur cinq , d'où étoit venu le nom de *quintas* , donné à ces milices. Aujourd'hui on les recrute dans toute l'Espagne. Chaque régiment est exercé un mois de l'année au chef-lieu de la province. Ils sont tenus de marcher en temps de guerre.

On ne donne de paie aux milices provinciales que pendant la durée du mois d'exercice. Le reste de l'année les officiers de grenadiers et de chasseurs reçoivent le quart de la paie ordinaire.

Les milices urbaines n'ont ni service régulier , ni solde , elles ne sont obligées qu'à maintenir le bon ordre dans leurs villes respectives. On en compte en tout cent quatorze compagnies , formant un effectif de près de dix mille hommes.

Les régimens suisses, au nombre de six, ont l'uniforme bleu, à collet, paremens et revers de diverses couleurs.

L'infanterie légère de Catalogne a adopté la coupe de l'uniforme anglais. Les revers sont découpés en zig-zag, et garnis de bandes transversales de couleur, ou de passe-poils. La coiffure est, à peu de chose près, le casque de l'infanterie anglaise.

Ces chasseurs destinés à marcher dans les ronces, dans les broussailles, ou à travers des terrains bourbeux, ont des guêtres de cuir, attachées avec une bande de peau sous la semelle du soulier, et dont la partie supérieure est taillée comme une tige de bottes, avec une échancrure

et un gland de laine ou de soie (1).

3°. Les artilleurs (2) se distinguent par un galon jaune autour de leur chapeau. Leur habit est bleu, la veste, les paremens, et le collet sont rouges. Les officiers ont l'habit galonné en or.

Les officiers de génie ont le même uniforme galonné en argent.

L'artillerie consiste en quatre régimens, formant dix compagnies de cent hommes chacune. Six de ces compagnies sont d'artillerie légère. On y compte en tout six cent soixante-quinze officiers et quatre mille hommes.

---

(1) Voyez la figure première de la planche en regard.

(2) Voyez la seconde figure de la même planche.



*Infanterie légère Catalane. Artilleur.*



On a attaché à l'artillerie soixante-douze compagnies d'artilleurs vétérans, et cinq compagnies de pionniers (*obreros de maestranza*).

Il y a trois collèges militaires à Cadix, Barcelone et Zamora. Une compagnie de cadets de noblesse a été formée à Ségovie. Il y a en outre des écoles attachées à chaque régiment, et deux écoles du génie à Zamora et Alcalá.

L'Espagne possède d'immenses magasins pour le service de l'artillerie; les principaux arsenaux et fonderies de canons sont à Séville.

4°. Cavalerie. On divise cette arme en douze régimens de cavalerie pesante, douze régimens de dragons, douze régimens de cavalerie légère ou de hussards. Chaque régiment



compte cinq escadrons. La force totale de la cavalerie est de onze cent quatre officiers, douze mille neuf cent soixante hommes montés, et trois mille cent vingt en remonte.

Il est d'usage en effet que les nouveaux enrôlés restent à pied pendant trois ou quatre ans, jusqu'à ce que leur tour soit venu de posséder un cheval.

L'uniforme de la cavalerie pesante est blanc, avec collet, paremens et revers de différentes couleurs. La coiffure est le chapeau bordé et garni d'une cocarde rouge. Toutes les troupes espagnoles ont la cocarde de cette couleur; les gardes Wallonnes y ajoutent des rayures noires.

Les troupes espagnoles, soit cavalerie, soit infanterie, n'ont peut-être



*Cavaliers passante Capagnole*



pas dans une attaque à l'arme blanche, l'énergique intrépidité des Français, elles ne conservent peut-être pas, sous un feu terrible à boulet et à mitraille, le sang-froid impassible des Russes; mais elles excellent dans les guerres de montagnes, dans la défense d'un passage, dans la surprise d'un poste isolé.

Les Français, pendant la malheureuse guerre d'Espagne, ont beaucoup plus souffert des attaques imprévues des Guerillas que des troupes enrégimentées et disciplinées dans une bataille régulière.

« On s'accorde à convenir, dit M. Bourgoing, que le soldat espagnol se distingue par sa valeur froide et soutenue, par son endurcissement aux travaux, à la fatigue, à la faim.....

« Les officiers même, sur lesquels j'avois entendu faire, *jusqu'en Espagne*, les observations les plus amères, ont déployé dans cette guerre (de 1793) constamment du courage, et souvent des talens. Convenons au reste que si les troupes espagnoles avoient un peu dégénéré, il faudroit en accuser des circonstances qui leur sont étrangères. Le courage et les talens militaires ont besoin d'un aliment presque continuel.....

« La vie que les officiers mènent est propre à engourdir toutes leurs facultés.

« La plupart de leurs garnisons sont des bicoques isolées, sans ressources, soit du côté de l'instruction, soit même du côté des plaisirs honnêtes. Privés entièrement de sé-

mestres, ils n'obtiennent que rarement des congés pour vaquer à leurs affaires.

« C'est sans doute un moyen de faire d'excellens militaires de ceux qui seroient ainsi forcés de s'occuper de leur métier sans distraction. Mais partout on a besoin de stimulans pour être capable de quelques efforts, et chez la plupart des officiers espagnols, cette vie monotone et obscure qui n'est coupée par aucune manœuvre en grand, par aucun rassemblement, assoupit, à la longue, l'activité, ou la porte vers des objets honteux.

« Elle a d'ailleurs l'inconvénient de rendre le service militaire peu attrayant, et d'en écarter ceux à qui un peu de fortune et une éducation soignée présentent d'autres ressources. »

Nous avons expliqué ailleurs les raisons qui ont fait dégénérer en Espagne la race des chevaux. On en trouve fort peu de propres au service de la cavalerie, et c'est pour cela que les recrues sont assujétis à un si long noviciat, avant qu'il leur soit permis d'avoir un cheval en propre.

On réserve pour l'usage des dragons et des hussards des chevaux plus petits, mais pleins de feu.

Les dragons ont l'habit jaune et sont coiffés d'un casque.

Les chasseurs à cheval sont à-peu-près coiffés et vêtus comme nos hussards, ils ont l'uniforme vert avec le collet et les paremens rouges (1). Il faut cependant en excepter les hus-

---

(1) Voyez la planche en regard.

sards de la reine *Marie-Louise* (1),  
et les hussards espagnols qui portent  
l'habit bleu céleste.

---

(1) Epouse du roi Charles IV, et mère  
de Ferdinand VII.

---



## ÉTAT-MAJOR.

LE titre militaire le plus éminent en Espagne, est celui de *généralissime*, qui a été créé par le roi Charles IV, en faveur du *prince de la Paix*. Il a été conféré par les Cortès, à lord Wellington, après la bataille décisive de Salamanque.

Le grade de *capitaine-général* répond à celui de maréchal de France. Il n'est rien moins que prodigué. Le comte d'Aranda et le duc de Crillon étoient en 1785 les seuls qui en fussent revêtus. Depuis cette époque, on en a compté de cinq à dix.

Les lieutenans-généraux, les maréchaux-de-camp et les brigadiers ont

le même rang que dans l'armée française. Il y avoit quarante-sept lieutenans-généraux en 1788, et cent trente-deux en 1796; ils ont été réduits à une centaine.

Les intendans d'armée ont les mêmes attributions qu'en France; il en est de même des commissaires des guerres et des commissaires ordonnateurs.

Les *veedores* sont des espèces d'inspecteurs particuliers : ce mot signifie *visiteurs*.

Les *contadores* sont des contrôleurs qui examinent et arrêtent les comptes des trésoriers.

Les *auditeurs de guerre*, forment des cours martiales pour juger certains délits commis par les officiers ou soldats.

---

## MARINE.

LE corps des officiers de marine est composé de six classes ou grades, auxquels on parvient par rang d'ancienneté, savoir :

Capitaine de vaisseau, capitaine de frégate, lieutenant de vaisseau, lieutenant de frégate, *alferez* ou enseigne de vaisseau, *alferez* de frégate.

Le corps des cadets-gardes de la marine est composé de trois compagnies stationnées au Ferrol, à Carthagène et à Cadix.

La marine a des corps particuliers d'artillerie et de génie.

Le nombre des matelots de la marine royale ne va pas au-delà de 36 à 40 mille.

L'Espagne , obligée de suivre le sort de la France dans la lutte contre l'Angleterre , a vu sa marine singulièrement maltraitée.

En 1792 , cette puissance comptoit quatre-vingts vaisseaux de ligne , dont une vingtaine en très-mauvais état.

La marine marchande n'emploie guères que quatre à cinq cents bâtimens dont les côtes de la Catalogne fournissent les trois-quarts et les ports de la Biscaye tout le reste.

Quoique les vaisseaux espagnols soient d'une très-bonne construction , ils sont , en général , mauvais voiliers , à cause de la combinaison vi-

cieuse des agrès et de l'arrimage (1).

Avant Charles III , les bâtimens espagnols étoient construits d'après la méthode anglaise : ce prince a fait venir des constructeurs français , entr'autres M. Gauthier que l'on peut regarder comme le régénérateur de la marine espagnole. Les Anglais eux-mêmes convenoient que le vaisseau *la Conception*, construit d'après ses plans , étoit le plus beau de l'Europe.

---

(1) Des hommes compétens en cette matière m'ont assuré que tel étoit aussi le caractère distinctif entre notre marine et celle des Anglais. Toutes les fois que les Anglais nous prenoient quelque vaisseau , ils faisoient de légers changemens dans la mâture et la distribution intérieure. Le bâtiment devenoit meilleur voilier qu'il n'étoit d'abord et l'emportoit aussi sur les navires de construction anglaise.

---





*Le Prado à Madrid.*

*Peignepain del.*

## PALAIS DE BUEN RETIRO.

## PROMENADE DU PRADO.

---

Ce palais dont le nom signifie *Bonne ou agréable retraite*, est situé à l'une des extrémités de Madrid.

On y remarque entr'autres chefs-d'œuvre des arts la statue équestre en bronze de Philippe II. L'exécution en étoit d'autant plus difficile, que le cheval est représenté dans l'attitude du galop. Ses jambes de derrière sur lesquelles il est en équilibre, supportent un poids énorme.

Ce *sitio*, ou maison de plaisance, domine sur le Prado.



« C'est au Prado, dit M. Bourgoing, que tous les citoyens viennent de toutes parts, à pied ou en voiture, se réunir et respirer à l'ombre de longues allées, un air rafraîchi par les eaux jaillissantes des fontaines, embaumées par les exhalaisons des fleurs.

« Le concours y est quelquefois prodigieux ; j'y ai vu jusqu'à quatre ou cinq cents carrosses, défilér dans le plus grand ordre au milieu d'une foule innombrable de piétons. . . . »

« Aulieu de cette bigarrure de vêtemens et de coiffures qui, dans les autres lieux publics de l'Europe, jette une variété sans laquelle il n'y a point de plaisir, on ne voit à pied, au Prado, que des femmes uniformément vêtues, couvertes de grands

voiles , noirs ou blancs , qui dérobent une partie de leurs traits ; que des hommes enveloppés dans leurs vastes manteaux , de couleur sombre pour la plupart ; ensorte que ce Prado , tout beau qu'il est , semble être par excellence le théâtre de la gravité castillanne.

« Il le paroît surtout , lorsque chaque soir , au premier coup de l'*angelus* , tous les promeneurs sans exception , se découvrent , s'arrêtent subitement , comme paralysés par une main invisible , interrompent les discussions les plus animées , les conversations les plus tendres , pour se recueillir pendant quelques minutes.. Ainsi tout un peuple vient de rendre sous la voûte du ciel un hommage unanime au créateur ».

---

## L'ESCURIAL.

ON appelle communément palais de l'Escorial le monastère royal de Saint-Laurent (*San Lorente el Real*) qui fut construit près du village de l'Escorial, à quelque distance de Madrid, par ordre de Philippe II.

Charles-Quint, père de ce prince, avoit conclu en 1556, une trêve de cinq ans avec le roi de France Henri II. Philippe, à qui il céda le trône d'Espagne, peu de temps après, rompit aussitôt l'armistice. Ligué avec les Anglais, et plusieurs princes italiens, appuyé par les mécontents de l'intérieur, il fit dans le cœur du

royaume une invasion formidable. Quarante mille hommes (armée immense pour ce temps-là) pénétrèrent en Picardie, et firent le siège de Saint-Quentin que défendoit l'amiral Coligny. Les événemens se succédèrent avec tant de rapidité que le sort non-seulement de cette place, mais de la France entière paraissoit dépendre du résultat d'une seule bataille. Elle fut livrée sous les murs de Saint-Quentin le 10 août, jour de saint Laurent.

Philippe II, désespérant presque du succès, fit deux vœux, dont le plus singulier fut celui de ne plus se trouver à aucune bataille s'il remportoit la victoire. Par l'autre, il promit de dédier à saint Laurent un superbe monastère.

La bataille fut gagnée ; elle auroit pu avoir les mêmes résultats que le combat qui fut livré à Brienne , les 29 et 30 janvier 1814, et mettre la France à la discrétion de ses ennemis. Mais les vainqueurs dont la perte avoit été considérable, ne firent point de progrès ; le duc de Guise eut le temps de revenir d'Italie et de rétablir la fortune.

Charles-Quint , dans sa retraite , prévint ce triste résultat. Instruit du succès de la bataille de Saint-Quentin , il demanda si son fils étoit déjà à Paris ? Sur la réponse négative du courrier , il lui tourna le dos, et ne prononça pas une parole.

Philippe II , arrêté dans le cours de ses exploits, fut réduit à conclure, le 13 avril 1559 , le traité de Cateau-Cambrésis.



*Саватеріє кегіше Спирягоше.*



De retour en Espagne , Philippe II s'occupa d'accomplir son vœu. Il fonda un monument qui sert à-la-fois de résidence royale et de monastère à une congrégation de religieux hiéronymites.

M. Bourgoing dit que le choix que fit ce prince d'une position escarpée et aride , *peint bien le caractère sombre et farouche que l'histoire lui prête.* J'aime mieux croire avec différens voyageurs qu'il y fut déterminé par le voisinage de carrières où il trouva en abondance la pierre la plus propre à cette construction. Elle est grisâtre et ne s'altère point par l'exposition à l'air.

L'Escurial est en effet l'édifice de la structure la plus massive que l'on puisse imaginer. Les Espagnols le re-



gardent comme la huitième merveille de l'univers. Le P. Santos en a parlé avec un enthousiasme extravagant. Un autre religieux, André Ximenez, en a publié une description in-folio, accompagnée d'une multitude de planches (1).

Mes lecteurs, sans avoir sous les yeux le plan de ce palais, jugeront qu'il ne peut être recommandable par son élégance ni par la régularité des constructions. Il a à-peu-près la forme d'un gril, instrument du

---

(1) Cet ouvrage est dédié au Roi notre seigneur Don Carlos III ( que Dieu garde! ) Telle est la formule des dédicaces aux souverains. Il a paru à Madrid en 1764. J'ai tiré de l'ouvrage original quelques-uns des détails de ce chapitre.

martyre de saint Laurent. On y dépensa plus de six millions de ducats. Philippe II , après avoir employé vingt-deux ans à le bâtir , en jouit treize années, et mourut.

Sa forme est celle d'un carré oblong. Il est flanqué à chaque angle d'une tour carrée , terminée par une flèche et par une girouette de deux cents pieds de hauteur. Ces tours représentent assez bien les pieds du gril. Un vaste dôme situé au centre de la façade postérieure , figure le manche de l'instrument. L'intérieur est divisé en plusieurs compartimens , dont les corps-de-logis représentent les barres d'un gril , et les cours les espaces vides.

Les quatre façades sont inégalement décorées. La principale , du côté de

l'est, a plus de deux cents fenêtres ; la façade de l'ouest en a trois cent soixante-six. On a affecté d'en mettre précisément un nombre égal à celui des jours dans l'année. Cependant il ne faut pas croire tout ce qu'on raconte sur la multitude des croisées. Il n'est pas vrai non plus que le *château de Madrid*, qu'on voyoit encore au commencement de la révolution dans le bois de Boulogne près de Longchamp, fût une imitation exacte du palais de l'Escurial.

« Quelques personnes, dit M. de la Borde, qui n'ont jamais vu ce monument de la piété, de la grandeur, de la magnificence, de l'orgueil, peut-être de la peur de Philippe II (1),

---

(1) Le duc de Bragance, à l'aspect de

y ont supposé tout ce qu'une imagination exaltée a suggéré de ridicule et de faux ; ils y ont multiplié avec excès le nombre des portes , des fenêtres , des pilastres , des colonnes ; ils y ont parsemé avec prodigalité l'or , l'argent , les porphyres , les agathes , les pierres précieuses , les ornemens les plus variés , les plus finis , les plus riches.

« Quelques autres , dirigés par une injuste prévention , n'y ont trouvé qu'une masse énorme et confuse de pierres , qu'une masse lourde , monotone , fatigante , sans goût et sans élégance.

---

l'Escorial , dit plaisamment : *Celui qui a fait un si grand vœu devoit avoir bien peur.*

« Les uns et les autres ont donné dans des excès qu'un voyageur impartial doit éviter ».

L'église , placée au centre , est grande , majestueuse et richement décorée. Le dôme est d'une architecture hardie et légère. Le maître-autel est composé de marbres , d'agathes et de jaspes d'un grand prix.

Deux mausolées magnifiques se font remarquer sur les côtés. Sur l'un d'eux l'empereur Charles-Quint, son épouse, sa fille et ses deux sœurs, sont représentés à genoux. Du côté opposé, on voit dans la même attitude les statues de Philippe II et de ses trois femmes.

Philippe IV a ajouté à ce palais l'édifice appelé Panthéon, destiné à la sépulture de la famille royale. On

descend par trente-cinq marches de jaspe au caveau qui a trente-six pieds de diamètre. C'est ce qu'on appelle d'un terme assez révoltant pour l'orgueil non-seulement des rois, mais du commun des hommes, le *Pourrissoir* (*el Podridero!*) Les caisses qui contiennent les corps des rois et des reines sont de bronze et d'une forme aussi noble que simple.

« Un foible jour, dit M. Bourgoing, éclaire à peine cette foible demeure : on y supplée par un lustre superbe, suspendu au faite de la coupole, et qu'on n'allume que dans les occasions extraordinaires. Hors ces cas, un flambeau guide les curieux, au milieu de ce sénat immobile et muet de souverains. »

Une pièce magnifique destinée à

recevoir les cendres des rois et reines qui ont laissé de la postérité, est octogone. Vingt-quatre urnes ou tombeaux sont placés dans des niches octangles. Quatorze de ces monumens contiennent les restes d'autant de rois et de reines, presque tous de la maison d'Autriche. Louis I<sup>er</sup> et Charles III, sont les seuls princes de la maison de France dont les corps y ont été déposés.

Lorsque la cour ne réside pas à l'Escurial, les hiéronymites (1), au

---

(1) L'ordre des hiéronymites qui n'a jamais existé en France, a été aboli en Italie du temps de saint Charles Borromée. Un moine ayant tiré à bout portant une arme à feu sur ce vertueux prélat sans le blesser, quoique les balles eussent traversé les habits, l'ordre fut supprimé.

nombre de deux cents occupent de très-belles cellules ; mais ils sont obligés de les céder aux personnes de la famille royale et à leur suite , lorsque la cour vient passer quelque temps dans ce palais.

Les religieux sont au nombre de deux à trois cents , et mènent une vie retirée , mais agréable.

Il y a dans ce bâtiment deux bibliothèques distinctes , riches en livres arabes , hébreux , chinois et en manuscrits. M. Bourgoing remarque que les livres sont placés en sens inverse de la manière ordinaire. Le dos est tourné contre le mur , et la tranche le long de laquelle est écrit le titre se présente seule à la vue.

La raison de cet usage est qu'Arias Montanus , savant espagnol du sei-



zième siècle, et dont la bibliothèque a servi de noyau à celle de l'Escorial, avoit tous ses livres arrangés et étiquetés de cette manière.

Cette méthode pouvoit avoir quelque avantage dans un temps où les livres étoient tous reliés en parchemin, où l'on ne pratiquoit pas encore l'art d'inscrire les titres sur un carré de peau, à l'aide d'un fer chaud et d'une feuille d'or ; où d'ailleurs les fermoirs que l'on adoptoit aux livres empêchoient la poussière de se glisser entre les feuillets.

On n'a pas eu depuis le courage de changer cette bizarre disposition, et l'on a mieux aimé, pour conserver l'uniformité, adopter la même méthode pour les nouveaux livres dont

s'est successivement enrichie la bibliothèque.

Le trésor de l'église renferme (ou renfermoit avant la guerre) une statue d'argent de saint Laurent, du poids de neuf cents marcs, non compris des ornemens d'or pesant trente-six marcs; une statue de la ville de Messine, qui tient à la main un ostensoire d'or du poids de cinquante marcs, et dont la couronne et le collier sont de pierres précieuses, etc.

« Des jardins, dit M. de la Borde, s'étendent et se développent à l'est et au sud de cet édifice. Ils sont construits sur un terrain inégal et soutenus par des murailles en forme de terrasses, qui leur donnent l'apparence de jardins en l'air. Les uns sont élevés, les autres sont bas, la plupart

sont en amphithéâtre. On passe des uns aux autres par des escaliers très-commodes et faits avec art.

« Le village de l'Escorial est à une petite demi-lieue; on y va par un beau chemin planté d'arbres des deux côtés, qui forme une belle avenue.

---

## SAINT-ILDEFONSE.

---

CET autre palais est d'un style médiocre, mais le séjour en est agréable, à cause de la beauté des jardins. On les a dessinés à la manière française. Rien n'égale la magnificence des jets d'eau et des cascades, alimentés sans interruption par des sources d'eau vive qui sortent du flanc des montagnes. Le palais a proprement le nom de la *Granja*. C'étoit en effet dans le principe une grange appartenant aux religieux hiéronymites de Ségovie.

On ne sauroit comparer le bassin de

Neptune à Versailles, ni aucune des pièces d'eau de cette maison royale, à la fontaine de Neptune, à saint Ildefonse, au bassin de Latone, etc.

La fontaine de la Renommée est remarquable par un jet d'eau qui semble surpasser le pouvoir de l'hydrostatique.

Au milieu d'un magnifique parterre existe un grand bassin ovale. On a placé au centre un rocher de plomb coloré de manière à imiter le marbre; sur ce rocher est la statue de la Renommée à cheval sur Pégase. Il sort de la trompette de la déesse une immense colonne d'eau de deux pouces de diamètre, qui s'élève à cent douze pieds de hauteur. L'eau retombe en pluie impalpable et réfléchit toutes les couleurs du prisme,

lorsqu'elle est frappée par les rayons du soleil.

La ville de saint Ildefonse, à l'accroissement de laquelle le séjour de la cour à *la Granja* n'a pas été inutile, renferme une verrerie superbe qui appartient à la couronne. Près de trois cents ouvriers y sont constamment occupés. Les forêts de pins du voisinage fournissent la masse énorme des combustibles nécessaires à ces établissemens. Le poids que l'on y consomme par jour, peut s'évaluer à vingt-neuf charges de mulets.

---

## ARANJUEZ.

L'ANCIEN village d'Aranjuez est devenu peu-à-peu une petite ville, lorsque la maison de chasse qu'y possédoient les rois d'Espagne s'est transformée en un vaste palais orné de jardins magnifiques.

Il y avoit autrefois, dit-on, dans ce même lieu un temple dédié à Jupiter. Delà est venu le nom *Ara-Jovis*, et par corruption *Aranjuez*.

L'édifice n'est pas plus remarquable que celui de saint Ildefonse par la magnificence de son architecture. Mais les parcs, les parterres et les

pièces d'eau présentent un coup-d'œil admirable. Le Tage y forme des cascades naturelles.

Les fontaines situées au centre d'espaces carrés, circulaires ou polygones sont ombragées par des arbres de hautes-futaies, et l'on y trouve à toute heure du jour un abri contre la chaleur souvent excessive à l'époque où la cour fait le voyage d'Aranjuez.

Le jardin *del Principe*, ainsi nommé, parce qu'il fut planté sous les auspices du roi Charles IV, lorsqu'il n'étoit encore que prince des Asturies, est d'une étendue immense. On ne l'ouvre qu'après-midi, lorsque la famille royale réside à Aranjuez. Une foule nombreuse s'y rassemble.

« Ce seroit, dit M. de la Borde,



un séjour de délices s'il y avoit de l'eau ; la grande proximité du Tage peut faciliter les moyens d'y pratiquer des canaux , des lacs , des cascades ».

C'est à Aranjuez qu'a eu lieu l'abdication du roi Charles IV. Cette scène mémorable est représentée dans le frontispice du tome I<sup>er</sup>.

---

~~~~~  
ROYAUME DE CORDOUE.

CETTE province que l'on comprend dans l'Andalousie a pour limites les royaumes de Jaen, de Grenade, de Séville, la Manche et l'Estremadoure.

La ville de Cordoue, placée sur la rive septentrionale du Guadalquivir, est entourée de montagnes entrecoupées de vallées et de ruisseaux limpides. Les collines sont couvertes de forêts d'oliviers, de citronniers et d'orangers. Ces derniers arbres sont tellement multipliés qu'on ne peut recueillir la totalité de leurs fleurs et de leurs fruits. Le bas prix auquel ils se vendent les fait négliger au point

qu'on les laisse pourrir sur l'arbre. Dans l'arrière saison, les villageois ramassent ces fleurs, ces oranges, ces citrons, en *detritus*, et s'en servent avec avantage pour engraisser les terres.

La cathédrale s'appelle encore *Mezquita*, c'est-à-dire, mosquée. Elle fut bâtie en effet par le calife Abdérame, sur l'emplacement de l'ancienne église construite par les Goths avec les débris d'un temple de Janus. Les nombreuses colonnes dont celui-ci étoit orné ont été employées par les Maures; et l'on voit encore du côté du cloître de nombreuses inscriptions qui attestent ces métamorphoses successives.

Cordoue est la patrie du fameux Gonzalve de Cordoue (*Gonzales Fer-*

nandez), surnommé le grand capitaine. Cette ville a donné naissance à plusieurs peintres, architectes et poètes distingués. Les célèbres médecins arabes Averroès et Aben-Zovar étoient nés à Cordoue. Le poète Juan de Mena, qui le premier donna au vers castillans la noblesse du vers héroïque y florissoit au quinzième siècle. Enfin une femme, *Aischa*, en fut à-la fois la Sapho, la Corinne et la Clémence Isaure. Ses poésies furent plus d'une fois couronnées par l'Académie de Cordoue.

« Il règne, dit M. de la Borde, beaucoup de luxe dans cette ville parmi les personnes aisées; les carrosses y sont multipliés; on y met beaucoup de magnificence dans les fêtes publiques et particulières.

« La noblesse s'y distingue surtout; elle se réunit souvent; ses assemblées sont quelquefois splendides ».

~~~~~  
ROYAUME DE JAEN.  

---

**B**ORNÉ par les royaumes de Grenade, de Cordoue, et par la province de la Manche, le royaume de Jaen est d'une médiocre étendue.

Nous avons déjà parlé des colonies que le gouvernement s'occupe d'établir dans la Sierra-Morena. Celles de la Caroline, de la *Carlota*, et de Fuente-Palmera, étoient devenues florissantes sous le ministère de don Pablo Olavidè. La disgrâce de ce vigilant administrateur leur a porté un coup mortel.

Des Allemands composoient en

grande partie ces colonies européennes. Don Romuald, chef des capucins, ayant eu des altercations avec don Olavidè le dénonça au conseil de Castille, puis à l'Inquisition. Le ministre s'échappa à la vérité des prisons du Saint-Office, mais traîna dans la misère une vie languissante.

Jaen, capitale de la province, est selon quelques auteurs l'*Oningi* de Pline, ou l'*Oringi* de Tite-Live; il n'y auroit eu qu'une lettre changée par le vice de la prononciation ou l'inadvertance des copistes. D'autres veulent que ce soit la *Mentessa* des Romains.

Ce qui est certain, c'est que ce royaume fut fondé par les Maures à l'époque de la révolution qui démembra celui de Cordoue.

Cette capitale fut autrefois riche et commerçante. Les soieries étoient la source principale de sa prospérité. Elles déclinèrent insensiblement jusqu'au dix-huitième siècle, qu'on essaya, mais en vain, de les relever. La multitude des plantations de mûriers dans les environs étoit un puissant motif pour stimuler les habitans à élever des vers à soie; ils ont cependant négligé cette branche profitable d'industrie.

M. de la Borde assigne les causes suivantes au peu de succès des établissemens dans la Sierra-Morena :

« Les fonds assignés pour leur entretien, quoique modiques, furent mal payés, et les travaux interrompus; la surveillance n'eut plus la



même activité, les encouragemens enfin manquèrent.

« On se pressa trop d'asseoir des impôts sur les nouveaux colons : le dégoût se glissa parmi eux, l'agriculture languit, quantité d'habitans s'éloignèrent et retournèrent dans leur patrie ; beaucoup d'autres moururent et ne furent point remplacés ».

Le nombre des Colons ( Allemands et Français ) étoit réduit en 1788, à environ huit mille, encore y avoit-il beaucoup de mendiens parmi eux. Les événemens de la dernière guerre les ont dispersés ; les Français étoient suspects, les Allemands s'enrôloient de gré ou de force soit dans les régimens suisses, à la solde des Cortès, soit dans la légion allemande à la solde de l'Angleterre.

« L'agriculture, ajoute M. de la Borde, y est aujourd'hui tombée par le manque de consommation, le défaut de débouchés pour la vente des productions du pays, la privation absolue de manufactures, etc ».

Le seul bienfait incontestable qui résultât de ces établissemens, c'étoit le meilleur entretien et surtout la sûreté des routes, où quelques années auparavant les voyageurs étoient attaqués, soit par des loups affamés, soit par des brigands que la justice ne pouvoit atteindre.

---

## ESTREMADOURE.

IL y a en Portugal une province du même nom ; ce mot Estremadoure indique leur position par rapport à la rivière *Duero*.

Les Romains et les Maures avoient une sorte de prédilection pour cette province ; on ne peut pardonner aux rois modernes de l'Espagne de l'avoir si fort négligée.

Les villes de Truxillo , de Merida et de Badajoz , sa capitale , n'ont plus , à beaucoup près , la même splendeur.

Le nom de Badajoz vient par corruption de la dénomination latine *Pax-*

*Augusta* , que les Romains avoient donnée à cette ville. Les Maures l'appelèrent depuis *Bel-Edaix* , terre de sainteté.

Dans cette province les mûriers, les oliviers, et presque toutes les espèces d'arbres à fruits sont très-rares. On ne voit guères que des châtaigniers sur les montagnes. On a négligé l'agriculture pour convertir les terres en pâturages. Nombre de fermiers commencent à renoncer à l'usage de faire voyager leurs moutons; ils les gardent pendant l'été, et reçoivent en hiver ceux des provinces voisines. Ainsi ils tirent un double profit et de leur bétail et de celui des fermiers des cantons environnans.

En hiver les troupeaux de mou-

tons réunis dans l'Estremadoure forment plus de quatre millions de têtes.

Les habitans de cette province livrés la plupart à la vie pastorale, ont des mœurs très-différentes de celles des autres Espagnols. Ils furent les étrangers, et comprennent sous cette dénomination les Castellans, les Andalous eux-mêmes. Les gens du peuple condamnés à l'inaction pendant les deux tiers de l'année, contractent l'habitude de la nonchalance. Les gens riches eux-mêmes sont peu sociables.

Cependant les habitans de cette province, endurcis aux fatigues, accoutumés à une sobriété exemplaire, deviennent d'excellens soldats; et plusieurs grands capitaines, entr'autres Gantias de Paredès, le marquis

del Valle, les fameux conquérans de l'Amérique, Cortez, Pizarre et plusieurs de leurs compagnons, sont sortis de l'Estremadoure.

« On trouve dans cette province, dit M. de la Borde, un exemple singulier de ce qu'on peut nommer *constitution démocratique*, qui exclut toute supériorité des hommes les uns sur les autres.

« Les habitans de la petite ville de Casar de Cacerès, au nombre de cinq mille ames, se réputent entr'eux TOUS ÉGAUX en grade, qualité et conditions; ils veillent avec le plus grand soin à ce que cette égalité ne soit jamais altérée par aucun signe extérieur d'honneurs ou de distinction.

« Enfin ils ont porté leur vigilance

si loin, qu'ils firent enlever, il y a quelques années, une inscription qu'on avoit placée sur la sépulture d'un de leurs concitoyens, quoiqu'il fût généralement estimé et regretté».

---







*Payvan et Matelot  
de Majorque.*

## ILES DE LA MER D'ESPAGNE.

## ROYAUME DE MAYORQUE.

---

LES îles que les anciens nommoient Ibériennes, dont les trois principales Majorque, Minorque et Cabrera se distinguoient sous le nom de Baléares, et dont les autres Iviça, Fomentera et Conejera, s'appellent les îles *Pityuse*, composent ce qu'on appelle le royaume de Majorque.

Le mot *Balear*, vient, soit du nom de Balea, l'un des compagnons d'Hercule, soit d'un terme grec qui signifie jeter, lancer, parce que ces insulaires

excellaient dans l'art de se servir de la fronde.

Mayorque, dont le nom même signifie qu'elle est la plus grande de cet archipel, a cinquante lieues de tour, et est séparée du continent de l'Espagne par un espace de mer d'environ quarante lieues. Palma en est la capitale.

Le port Mahon, célèbre par les exploits du maréchal de Richelieu et la défaite de l'amiral anglais Byng, est le chef-lieu de l'île de Minorque.

Les mœurs des habitans de toutes ces îles, se rapprochent de celles des Catalans. Ils sont intrépides à la guerre et excellens marins.

Les paysans se coiffent le plus souvent d'une espèce de calotte qui couvre des cheveux courts et plats. Mais ils

portent les jours de fêtes un chapeau rond relevé de chaque côté (1).

Quoique le climat soit fort chaud, ils sont surchargés de vêtemens. Ils ont des culottes amples, à la turque, et une espèce de jupe qui descend presque jusqu'aux genoux. Ils ont autour du cou une fraise ou un large rabat, et portent un léger manteau par-dessus leur habit.

Les matelots ont le bonnet de laine rouge des Catalans, une casaque de peau de mouton, et un pantalon rayé de barres transversales et longitudinales (2).

---

(1) Voyez la planche, pag. 241.

(2) Voyez la fig. 2 de la même planche.

---

---

**ILE D'IVIÇA.**

---

**I**BIÇA ou Iviça, est la principale des îles Pityuses. Le costume des gens du peuple y est à-peu-près le même qu'à Majorque.

Nous avons décrit plus haut leur habit de fêtes; voici leur costume ordinaire (1). Les hommes chaussés avec des esparterias, ont un pantalon et une veste de couleur sombre. Ils ont une cravate autour du cou, un bonnet rouge surmonté d'un gland, avec une bordure de couleur.

---

(1) Voyez la planche en regard.



*Villageois de l'Ile d'Ypixa.*



Les femmes portent par-dessous un large chapeau rond de feutre ou de paille, une coiffure particulière appelée *rebozillo* (1). C'est une guimpe double, renflée en globe sous la gorge, et dont la partie supérieure couvre la tête en cachant les cheveux. Le visage seul est découvert. Les paysannes riches ont des *rebozillos* garnis de broderies et de dentelles qui rendent cette parure fort dispendieuse.

Leur habillement est un corset baleiné, recouvert en soie noire avec des manches étroites. La jupe est noire ou blanche. Elles portent par-dessus un tablier d'indienne à fleurs. Quelquefois le tablier est blanc dans

---

(1) Voyez la fig. 2 de la même planche.





sa partie inférieure, mais la bavette ou la partie supérieure est peinte et représente une large fleur.

Quelques-unes ont des colliers d'or ou de perles garnis d'une croix d'or ou d'une médaille. Leurs doigts sont couverts de bagues; elles portent à leur côté des chaînes d'or, des montres, de larges médaillons, ou d'autres bijoux.

Les habitans des villes ont le même costume que sur le continent espagnol. Mais les femmes de qualité aiment à se parer dans les occasions solennelles de l'ancien costume national qui remonte, pour le moins, au temps du roi don Jayme 1<sup>er</sup>.

Hors de leurs maisons les dames sont affublées de la mantille qui laisse à peine soupçonner les avantages de

leur taille et de leur tournure, elles tiennent à la main avec leur éventail, un long chapelet orné de glands d'or et d'une croix du même métal.

Leur chaussure extrêmement étroite et garnie de talons hauts, conserve et fait valoir la petitesse de leurs pieds.

Les personnes de distinction, même les simples commerçans, parlent l'idiome castillan; mais le commun des insulaires n'a pas entièrement oublié l'ancienne langue baléaire qui se rapproche du basque et par conséquent du patois de plusieurs parties méridionales ou orientales de la France, vers les Pyrénées et jusqu'aux Cévennes mêmes.

C'est ce qui a fait dire à plusieurs auteurs, que les insulaires de Majorque et d'Iviça parloient la langue

*limousine*. On retrouve au surplus dans cet idiome une multitude de termes grecs, latins, arabes, catalans, castillans et languedociens; enfin on y reconnoît des traces de l'idiome des Carthaginois, des Goths et des Vandales. Le fond de la langue mère s'est à-peu-près perdu, il n'en est resté de vestige que dans l'accent particulier aux habitans de ces îles.

Telles sont en Europe les possessions de l'Espagne, qui depuis la découverte de l'Amérique s'est emparée de presque toute la partie méridionale du nouveau monde et d'une partie de l'Amérique septentrionale elle-même, puisque le Mexique s'y trouve compris.

L'Espagne possède de plus en Asie au sud-est du Japon, l'île de Gua-

han, les îles Mariannes et les Philippines; sur la côte d'Afrique Ceuta, Oran et d'autres places importantes, enfin les îles Canaries, que leur situation heureuse fit surnommer par les anciens les îles Fortunées.

D'aussi vastes domaines distribués dans toutes les contrées de l'univers, rendirent autrefois cette puissance formidable. Il n'eût tenu qu'à elle peut-être de dominer sur toute l'Europe; mais l'attention de son gouvernement fut distraite par la nécessité de maintenir sous le joug les colonies américaines, beaucoup trop disposées à saisir la première occasion de recouvrer leur indépendance.

D'autres circonstances intérieures ont concouru à paralyser cette monarchie, jadis si redoutable à la

France, si inquiétante pour les deux mondes, et qui, il y a moins d'un siècle, sous le turbulent Albéroni, avoit placé dans les mains du czar Pierre I<sup>er</sup>. un levier avec lequel elle menaçoit de bouleverser toute l'Europe.

Aujourd'hui, malgré des possessions immenses dans les deux hémisphères, pour lesquelles LE SOLEIL NE SE COUCHE JAMAIS, selon la belle expression d'un orateur, malgré le caractère noble, fier et belliqueux des Espagnols, ce pays ne peut plus jouer qu'un rôle secondaire.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME CINQUIÈME.

---

|                                          |      |            |
|------------------------------------------|------|------------|
| SUITE du royaume de Léon. . . . .        | Pag. | 1          |
| Salamanque. . . . .                      |      | <i>id.</i> |
| Cathédrale de Salamanque. . . . .        |      | 7          |
| Eglise des Dominicains. Portail des      |      | 10         |
| Augustins. . . . .                       |      | 12         |
| Université de Salamanque. . . . .        |      | 16         |
| Villageois des environs de Salamanque.   |      | 29         |
| Nouvelle Castille. . . . .               |      | 37         |
| Approches de Madrid. Mançanarès. . . . . |      | 42         |
| Combats de taureaux. . . . .             |      | 48         |
| Origine de Madrid. Description de        |      |            |
| cette ville. . . . .                     |      | 58         |

|                                                            |         |
|------------------------------------------------------------|---------|
| Théâtres de Madrid. . . . .                                | Pag. 79 |
| Poésie et littérature espagnole. . . . .                   | 92      |
| Caractères particuliers à la langue<br>espagnole . . . . . | 102     |
| Salles de spectacles . . . . .                             | 106     |
| Mœurs des habitans de Madrid. . . . .                      | 110     |
| Jeux et amusemens. Promenade ,<br>chasse , etc. . . . .    | 118     |
| Repas espagnols. Sieste ou méridienne. . . . .             | 129     |
| Hiver. Brasero. Cheminées. . . . .                         | 135     |
| Ameublemens. . . . .                                       | 145     |
| Domestiques. . . . .                                       | 155     |
| Tertulias. . . . .                                         | 159     |
| Refrescos. . . . .                                         | 163     |
| Substances alimentaires. . . . .                           | 172     |
| Armée espagnole. . . . .                                   | 177     |
| Etat-major . . . . .                                       | 198     |
| Marine. . . . .                                            | 200     |
| Palais de Buen-Retiro. Promenade<br>du Prado. . . . .      | 203     |
| L'Escurial . . . . .                                       | 206     |

DES MATIÈRES. 253

|                                                           |          |
|-----------------------------------------------------------|----------|
| Saint-Ildefonse. . . . .                                  | Pag. 221 |
| Aranjuez. . . . .                                         | 224      |
| Royaume de Cordoue. . . . .                               | 227      |
| Royaume de Jaen. . . . .                                  | 231      |
| Estremadoure. . . . .                                     | 236      |
| Iles de la mer d'Espagne. Royaume<br>de Mayorque. . . . . | 1        |
| Ile d'Iviça . . . . .                                     | 244      |

*Fin de la Table du 5<sup>e</sup>. volume.*



177  
178  
179  
180  
181  
182  
183  
184  
185  
186  
187  
188  
189  
190  
191  
192  
193  
194  
195  
196  
197  
198  
199  
200

177







Biblioteca Regional  
de Madrid Joaquín Leguina



\*1357665\*

